

## Octave Mirbeau et la femme vénale

### LE COMPLEXE D'ASMODÉE

Dans une précédente contribution sur la marginalité, j'ai eu l'occasion d'évoquer le cas très particulier d'Octave Mirbeau (1848-1917) dans le champ littéraire de la Belle Époque : il présente en effet cette originalité d'avoir été tout à la fois un écrivain à succès, comblé, reconnu, qui a conquis de haute lutte une place incomparable dans la grande presse, dans l'édition et sur les plus grandes scènes du monde, et un « *endehors*<sup>1</sup> » invétéré, réfractaire à la langue de bois, aux écoles, aux dogmes et aux étiquettes, et qui, trempant sa plume dans le vitriol, n'a ménagé ni les puissants, ni les institutions, ni les valeurs consacrées, qu'il aspirait même à jeter à bas<sup>2</sup>. Incarnation de l'intellectuel engagé dans toutes les grandes batailles pour la Vérité, la Justice et la Beauté<sup>3</sup>, et atteint, de son propre aveu, d'un « *donquichottisme* » indécrottable, il s'est notamment battu pour tous les marginaux, les exclus, les opprimés, les sans-voix, bref « *les humiliés et les offensés* » chers aux deux maîtres qu'il a faits siens : Tolstoï et Dostoïevski.

Par-delà la priorité qu'il accorde, dans l'urgence, à la nécessaire défense de toutes les victimes d'une société capitaliste criminelle, le projet littéraire de l'anarchiste Mirbeau, « *Ravachol de la plume*<sup>4</sup> », est d'obliger la société à se découvrir dans sa méduséenne nudité et, comme il l'écrit dès 1877, à

---

<sup>1</sup> *L'Endehors* était un hebdomadaire anarchiste fondé par Zo d'Axa et auquel Mirbeau a fourni quelques articles. Le titre était symptomatique d'une volonté de rupture radicale avec les valeurs, les institutions et les pratiques de la société bourgeoise.

<sup>2</sup> Voir notre article « Octave Mirbeau et la marginalité », dans le cahier 29 des *Recherches sur l'imaginaire*, Presses de l'Université d'Angers, 2003, pp. 93-103.

<sup>3</sup> Voir notre édition de ses *Combats politiques* (Séguier, 1990), de ses *Combats pour l'enfant* (Ivan Davy, 1990), de ses articles sur *L'Affaire Dreyfus* (Séguier, 1991) et de ses *Combats esthétiques* (Séguier, 1993, 2 volumes).

<sup>4</sup> L'expression est de Lawrence Schehr, dans son article « Ultraviolence », *Sub-stance*, Madison (Etats-Unis), vol. 27, n° 56, 1998, pp. 106-127.

« prendre horreur d'elle-même<sup>5</sup> ». Il met en œuvre pour cela une esthétique de la révélation, qui se propose explicitement d'obliger à voir ceux qu'il appelle des « aveugles volontaires » et qui protègent la tranquillité de leurs digestions de nantis derrière le triple airain (*aes triplex*) de leur indéclinable bonne conscience, de leurs intérêts bien entendus et de leurs implacables préjugés de caste ou de classe. Tous ceux qui, dans la société bourgeoise, se trouvent ainsi exclus des privilèges et des normes de la classe dominante et réduits à l'état d'objets tout juste bons à être jetés après usage – et aussi, bien sûr, ceux qui, lucides et rebelles, ont préféré s'exclure d'eux-mêmes, à l'instar des « rouleurs », en révolte contre l'esclavage salarié<sup>6</sup>, ou des artistes novateurs, en rupture avec l'académisme –, présentent pour notre justicier l'intérêt majeur d'être des révélateurs des « turpitudes sociales », comme disaient les anarchistes.

Parmi ces humiliés de l'ordre établi, les domestiques et les prostituées présentent cette particularité – ô combien précieuse pour le projet littéraire de Mirbeau ! –, non seulement de vivre en permanence au contact de leurs maîtres et clients, et, par conséquent, d'être, comme Mirbeau lui-même, à la fois au cœur du système de domination et rejetés au dehors, mais aussi et surtout de les côtoyer dans l'intimité et de les voir *tels qu'en eux-mêmes enfin...*, dépouillés de leurs belles manières, de leurs habits de parade et de leur masque de respectabilité. Ils présentent donc pour le romancier l'avantage incomparable de nous faire percevoir les riches par le trou de la serrure et, au sens littéral du terme comme au sens figuré, dans leur hideuse

---

<sup>5</sup> Dans un Compte rendu de *La Fille Élisa*, roman d'Edmond de Goncourt, *L'Ordre de Paris*, 25 mars 1877. Même idée dans un article paru le 31 décembre 1899 dans *Le Journal*, « À un magistrat » : « Ton crime impardonnable [celui du romancier], c'est de mettre la société en face d'elle-même, c'est-à-dire en face de son propre mensonge, et de mettre aussi les individus en face des réalités ! »

<sup>6</sup> C'est le cas de Jean Roule, au nom symbolique, dans *Les Mauvais bergers*, tragédie prolétarienne de 1897 (recueillie dans le tome I de notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003).

nudité ! Par leur truchement, Mirbeau peut ainsi convier ses lecteurs à le suivre dans les coulisses du théâtre du « beau » monde, dont il nous révèle les dessous bien peu ragoûtants, et à arracher le masque qui camoufle d'ordinaire la pourriture des dominants. *Le Journal d'une femme de chambre*, voyage au bout de la nausée, publié en volume en 1900, est, à juste titre, l'œuvre la plus caractéristique de ce qu'Arnaud Vareille a baptisé le « complexe d'Asmodée<sup>7</sup> ». Ce roman est en effet conçu comme une exploration pédagogique de l'enfer social, et la séduisante chambrière Célestine, nouveau Virgile, a pour fonction de nous en faire traverser les cercles et de nous en exhiber les pestilentielles horreurs<sup>8</sup>.

Si notre Don Quichotte de la plume se sent si proche des domestiques et des prostituées, nous l'avons vu dans notre article précédent, c'est aussi parce que, pour assurer son pain quotidien, il a été contraint, pendant une douzaine d'années (de 1872 à 1884), de faire tout à la fois le domestique, en tant que secrétaire particulier d'employeurs successifs, le trottoir, en tant que chroniqueur à gages obéissant aux oukazes de ses patrons de presse, et le « nègre », en rédigeant pour des amateurs de gloriole littéraire une douzaine de volumes qu'il lui était interdit de revendiquer, sous peine d'être pris pour un fou ou pour un voleur<sup>9</sup>. Ayant ainsi prostitué sa plume avant d'entamer tardivement sa rédemption, à partir de 1885, il n'est pas vraiment étonnant qu'il finisse par épouser une théâtreuse, Alice Regnault, que sa carrière galante, pendant une douzaine

---

<sup>7</sup> Arnaud Vareille emploie pour la première fois cette expression dans son article « Un mode d'expression de l'anticolonialisme mirbellien », dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, 2002, p. 145. Ce « complexe d'Asmodée » est également illustré par Mirbeau dans ses *Chroniques du Diable* de 1885 (publiées par mes soins en 1995, dans les *Annales littéraires de l'Université de Besançon*).

<sup>8</sup> Voir notre préface au roman, dans le tome II de notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, Paris – Angers, 2001, et sur le site Internet des éditions du Boucher ([www.leboucher.com](http://www.leboucher.com)).

<sup>9</sup> Sur ces différents aspects de sa vie de « prolétaire de Lettres », voir les notes 4, 5 et 6 de notre article sur « Octave Mirbeau et la marginalité » (*loc. cit.*).

d'années également, a mise au ban de la société des bien-pensants : pour la vulgate anarchiste, le parallélisme entre les deux formes de prostitution et de prolétariat, ceux du corps et de l'esprit, est en effet une évidence souvent réaffirmée ; et le mariage tardif du contempteur de l'institution matrimoniale avec une réprouvée, victime de la tartufferie de la « bonne société », constituait une provocation en forme de pied de nez. C'est aussi cette similitude de statuts entre ces deux formes d'humiliant esclavage qui l'autorise, sans grand souci de crédibilité romanesque ni de cohérence idéologique, à prêter sa plume à une femme de chambre et à pénétrer dans le psychisme des filles « de joie », bien qu'il soit persuadé qu'il existe entre les deux sexes, radicalement étrangers l'un à l'autre, un abîme incommensurable que rien, jamais, ne permettra de combler<sup>10</sup>.

On comprend dès lors que Mirbeau ait accordé au phénomène prostitutionnel une attention dont témoigne toute son œuvre, depuis son article de 1877 sur *La Fille Élisa* jusqu'à son roman inachevé et posthume, *Un gentilhomme*<sup>11</sup>, en passant par une multitude de contes et de chroniques<sup>12</sup>, et aussi, bien sûr, par *Le Journal d'une femme de chambre*, où l'on voit la chambrière Célestine sollicitée par les « brocanteuses d'amour » et pesant les avantages respectifs de la domesticité et de la prostitution en maison. Mais le plus intéressant, pour connaître sa décapante analyse, c'est un essai tardif en forme de réhabilitation de ses sœurs de misère : *L'Amour de la femme vénale*<sup>13</sup>, qui est, selon Alain Corbin, éminent historien de la

<sup>10</sup> Sur cette étrangeté des sexes, voir notamment sa nouvelle au titre ironique, rédigée au lendemain de son mariage, « Vers le bonheur » (elle est recueillie dans notre édition des *Contes cruels*, Les Belles Lettres, 2000, t. I, pp. 117-123).

<sup>11</sup> Roman recueilli dans le tome III de notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, Paris – Angers, 2001.

<sup>12</sup> Voir surtout « Pour Monsieur Lépine », dans les *Contes cruels* (t. II, pp. 360-366). Le texte sera ensuite inséré en 1901 dans le chapitre XIX des *21 jours d'un neurasthénique* (*Œuvre romanesque*, t. III, pp. 189-194).

<sup>13</sup> *L'Amour de la femme vénale*, Indigo - Côté Femmes, 1994. Il s'agit d'un texte probablement tardif, dont nous ne connaissons pas le texte français original, et dont le texte publié n'est que la retraduction en français d'une traduction bulgare parue à Plovdiv en 1922 sous le titre

prostitution au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>, « *le plus foisonnant, le plus inattendu, dans ses contradictions mêmes, de ceux qui furent alors consacrés à l'inépuisable débat suscité par la prostitution*<sup>15</sup> ». D'où vient donc son originalité ?

## MISÈRE ET PROSTITUTION

Tout d'abord Mirbeau y prend le contre-pied des thèses à la mode du criminologue italien Cesare Lombroso, qui prétendait voir dans la prostituée la responsable principale du phénomène prostitutionnel : de même qu'il y aurait, selon lui, des criminels-nés, prédestinés à tuer par leur héritage biologique, de même il existerait des prostituées-nées, vouées à toutes les débauches et qui constitueraient donc elles aussi, pour l'ordre social, une menace qu'il conviendrait d'éradiquer. Mirbeau n'a cessé de tourner en ridicule les thèses lombrosiennes, non seulement parce qu'elles dérivent d'un scientisme étroit et dogmatique et qu'elles reposent sur des observations contestables et des extrapolations grotesques abusivement parées du manteau de la scientificité, mais aussi et surtout parce que, anticipant la pseudo-sociobiologie américaine de ces deux dernières décennies, elles tendent à mettre sur le compte de l'hérédité et de la biologie, qui ont bon dos, des comportements jugés asociaux et dangereux, alors qu'ils sont en réalité, pour l'essentiel, le fruit pourri d'une société inégalitaire, qui engendre corollairement la misère et le crime<sup>16</sup>. Or, pour

---

*Liubovta na prodajkata jena...*

<sup>14</sup> Voir sa célèbre étude, qui fait date, *Les Filles de noce. Misère et prostitution. XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles*, Aubier, 1978.

<sup>15</sup> Alain Corbin, « Les noces de la femme vénale », préface de *L'Amour de la femme vénale*, *loc. cit.*, p. 30.

<sup>16</sup> Au chapitre XIX des *21 jours d'un neurasthénique*, 1901 Mirbeau se moque de l'analyse lombrosienne de la pauvreté, qui ne serait qu'une névrose... (*Œuvre romanesque*, t. III, pp. 210-212). Voir aussi sa farce de 1904 *Interview* (recueillie dans le tome IV de son *Théâtre complet loc. cit.*).

notre romancier, cela relève de l'évidence : on ne naît pas prostituée, on le devient !

Dans le premier chapitre de son essai, où il s'interroge sur « *l'origine de la prostituée* », Mirbeau établit une corrélation directe entre la sordide misère infligée aux prolétaires par un ordre social inhumain et la perte de tout repère moral chez les fillettes des milieux défavorisés, dont il présente de nombreux exemples dans son œuvre narrative, et qui sont ainsi prédisposées à faire commerce de leurs charmes dès qu'elles prendront conscience de leur pouvoir d'attraction : « *Que peut bien représenter "l'honnêteté" à leurs yeux ? Rien d'autre qu'une irrémédiable misère [...]* » (p. 47). Dès lors, exposées sans défenses morales à toutes les concupiscences, et dévergondées prématurément par une société qui « *ne leur offre que l'exemple de la corruption* » (p. 49), elles ont tôt fait d'apprendre que le désir qu'elles voient s'allumer dans les yeux des prédateurs en quête de chair fraîche peut devenir pour elles une source de profit et « *un moyen d'échapper à la misère* » (p. 49). Ainsi l'extrême pauvreté matérielle et morale de nombre de femmes les conditionne-t-elle à accepter les propositions de mâles libidineux, de maquereilles enjôleuses ou de maquereaux qui prétendent illusoirement leur offrir « de l'amour » en échange de leur soumission.

Elle ne suffirait cependant pas à expliquer le recours à la prostitution si, au sein de cette société de Tartuffes, il n'existait une demande, permanente et élevée, de chair féminine : si la femme vénale se caractérise par « *la nécessité d'échanger son corps contre de l'or* » (p. 47), c'est bien parce qu'il y a des hommes prêts à la payer pour les plaisirs, réels ou fantasmés, qu'ils en attendent. Loin d'être un problème pour la société bourgeoise, elle lui est au contraire « *indispensable pour deux raisons principales* », explique Mirbeau : « *D'une part, le désir pervers est un constituant éternel de l'esprit de l'homme ; d'autre part, le fonctionnement du mariage et de l'union libre*

*trop imparfait pour éviter le recours à la prostitution* » (p. 61).

De ces deux raisons, la seconde est à coup sûr la moins originale, mais, pour qui la met en avant, elle n'en est pas moins lourde de conséquences. L'évidente imperfection du mariage monogamique, surtout quand il se double et se complique d'un sacrement religieux supposé lier les époux pour la vie, est abondamment illustrée, à l'époque, par toute une littérature romanesque et théâtrale, moquée par Mirbeau pour son caractère conventionnel et répétitif<sup>17</sup>, qui tourne inlassablement autour de l'adultère – parfois sur le mode tragique, avec du sang obligé au dénouement, le plus souvent sur le mode vaudevillesque –, et qui met en scène des couples mal assortis résultant de mariages dits « de raison », c'est-à-dire, en réalité sonnante et trébuchante, « des mariages d'argent ». Mais pour autant la plupart des écrivains de l'époque ne remettent pas vraiment en cause une institution sacro-sainte, jugée immuable, se contentant d'y puiser la matière de leur rémunératrice production, et seuls les anarchistes – et, à sa façon plus modérée, Léon Blum, dont l'essai *Du mariage* fit scandale en 1907 – le contestent radicalement, n'y voyant qu'un sordide maquignonnage<sup>18</sup>, qui est, pour la femme surtout, une source de graves humiliations et de permanentes frustrations<sup>19</sup>. Mirbeau écrit par exemple, à l'occasion de l'hypocrite interdiction du *Jardin des supplices* en Belgique, qu'il juge révélatrice des abus perpétrés au nom d'une « morale » à géométrie variable : « *Par le mariage – c'est-à-dire par l'organisation de la richesse et la transmission de la propriété –, les lois civiles restreignent, empêchent la libre extension de l'amour. [...] Les lois religieuses, dans une volonté*

<sup>17</sup> Notamment dans sa désopilante chronique « Amour ! amour ! », dans *Le Figaro* du 25 juillet 1890.

<sup>18</sup> Voir par exemple *Le Calvaire* (1886), recueilli dans le tome I de l'*œuvre romanesque*, et le chef-d'œuvre théâtral de Mirbeau, *Les affaires sont les affaires* (1903), recueilli dans le tome II de notre édition critique de son *Théâtre complet*.

<sup>19</sup> C'est par exemple le cas de Mme Mintié, mère du narrateur, dans le chapitre I du *Calvaire*. Sur l'hystérie qui en résulte, voir notre article « Les hystériques de Mirbeau », dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, 2002, pp. 17-38.

*de discipline et d'universelle domination, ont fait de l'amour, c'est-à-dire de l'éclosion éternelle de la vie, un épouvantail et un péché<sup>20</sup>. Toutes les deux, par les entraves légales ou morales qu'elles apportent à l'amour, ont été les principales causes des perversions sexuelles qui désolent l'humanité<sup>21</sup> [...]. »*

Dès lors que le mariage monogamique ne répond pas non plus aux attentes affectives et sexuelles des mâles, force est, pour ceux qui prétendent leur virilité incapable de résister aux exigences de leur fort « tempérament », de recourir à des ersatz : les prostituées, cependant que les épouses, délaissées et frustrées, ne manqueront pas de se consoler dans de clandestines amours adultères, si l'on en croit du moins les poncifs romanesques et théâtraux de l'époque... Mais, à la différence de Parent-Duchâtelet, qui, dans son retentissant ouvrage de 1836, ne voyait dans le recours aux filles dites « de noce » qu'un « *égout séminal*<sup>22</sup> », et qui prévoyait de l'organiser en conséquence, à l'instar des cloaques des villes, comme s'il ne s'agissait que d'un problème d'hygiène publique<sup>23</sup>, Mirbeau conteste les prétendues bonne santé et bonne hygiène d'une société qui organise et planifie l'esclavage sexuel de dizaines de milliers de femmes : « *La prostituée sait fort bien qu'elle est une maladie dont la société n'entend nullement guérir* » (p. 61). Ce n'est donc pas elle qu'il convient d'enfermer, d'exclure ou de punir, comme il le répète depuis 1877, mais c'est bien la société malade qu'il faut soigner en s'attaquant aux racines du mal !

La deuxième conséquence de l'analyse mirbellienne de

---

<sup>20</sup> Mirbeau l'a notamment illustré dans un de ses romans « nègres » de 1882, *L'Écuyère* (recueilli dans le tome I de son *Œuvre romanesque*). Il dénonce également le poison religieux du péché dans *L'Abbé Jules* (1888).

<sup>21</sup> Octave Mirbeau, « À un magistrat », *Le Journal*, 31 décembre 1899.

<sup>22</sup> Alain Corbin précise que cette célèbre expression est de Louis Fiaux, abolitionniste contemporain de Mirbeau (préface citée, *op. cit.*, p. 42).

<sup>23</sup> Il est cocasse de penser que, pour Mirbeau, le romancier mondain et néo-catholique Paul Bourget, qui se piquait de psychologie et prostituait son talent au service du « monde », jouait en réalité le rôle d'un vidangeur des âmes : il vide les âmes comme les domestiques vident les pots de chambre de leurs maîtres.. Voir le chapitre XVI du *Journal d'une femme de chambre* (*Œuvre romanesque*, t. II, p. 651)

l'origine de la prostituée est la dénonciation de la duplicité de la société de son temps, qui « *condamne fermement et vilipende cruellement une créature qu'elle a pourtant créée elle-même pour en tirer profit, et [qui], tout en supervisant sa "production", prétend exiger sa destruction* » : « *Ce double langage est impardonnable. Il repose sur l'exploitation de l'ignorance et de la misère de la prostituée. C'est révoltant !* » (p. 77). Dans toute son œuvre littéraire, depuis *L'Écuyère* (1882) jusqu'au *Foyer* (1908), Mirbeau n'a eu de cesse de pourfendre et de stigmatiser cette ignoble hypocrisie des classes dirigeantes, qui se drapent dans de beaux principes et s'abritent derrière de nobles déclarations, pour mieux camoufler leurs crapuleries, et au premier chef l'exploitation sexuelle des enfants et des femmes – laquelle débouche logiquement sur le viol, et, à l'extrême, sur le meurtre, thème récurrent, s'il en est, dans sa production narrative<sup>24</sup>. La prostituée n'est donc pas seulement victime de la misère, elle l'est aussi du pharisaïsme des bourgeois qui lui manifestent leur mépris après avoir usé et abusé d'elle : « [...] *aux risques de la misère et de la mort, au viol perpétuel de [son] corps et de [son] âme, s'ajoutent la honte et l'humiliation* » (p. 78). À ce double titre, au lieu d'être honnie, rejetée et traitée de « *"putain", pour ainsi dire rien* » (p. 78), elle mériterait d'être protégée et honorée, comme en rêve Mirbeau : « *De nouvelles lois proclameront [...] que la prostitution satisfait un besoin naturel, qu'elle doit être délivrée du mépris de la société et bénéficier des mesures de protection sociale, comme n'importe quelle autre profession* » (p. 81).

Ce qui nous amène à la troisième conséquence de l'analyse que fait Mirbeau du phénomène prostitutionnel : puisque la femme vénale remplit une fonction indispensable à

---

<sup>24</sup> On trouve notamment des viols d'enfants, le plus souvent doublés de meurtres, dans Sébastien Roch (1890), *Le Journal d'une femme de chambre* (1900), *Les 21 jours d'un neurasthénique* (1901) et *Dingo* (1913), et un viol de femme dans *L'Écuyère* (1882). *La Maréchale* (1883), *Vieux ménages* (1894) et *Le Foyer* (1908) évoquent aussi le trafic sexuel d'adolescentes.

l'ordre établi, puisqu'elle « *assouvit des besoins aussi vitaux que le pain quotidien* », il faudrait lui assurer les mêmes droits et le même statut qu'aux autres travailleurs, lui accorder le respect, la dignité et la reconnaissance que l'on ne refuse même pas aux « *balayeurs des rues* » et aux « *vidangeurs de fosses d'aisance* » (p. 78) ! Et notre anarchiste impénitent d'imaginer une époque où « *les femmes qui se vendent relèveront enfin la tête* » et « *s'uniront pour se protéger contre l'humiliation des passants, contre le vol, le risque de maladie, la soumission, l'esclavage, contre les tenanciers de maisons closes, les hôteliers, les usuriers, les voyous* » (p. 80). Mais dès lors qu'« *il n'y aura plus que des femmes qui donneront du plaisir et que l'on remerciera en souriant* » (p. 81), pourra-t-on encore parler de prostitution, avec tout ce que ce mot sous-entend de sordide, de vicieux, de délinquance et de risques de vol et de meurtre ? Pour Mirbeau, la chose est claire : « [...] *il n'y aura plus, à proprement parler, de prostitution. Du moins rien de ce que nous qualifions de ce nom horrible [...]* » (p. 81).

L'ennui est qu'il sait pertinemment qu'il ne s'agit là que d'un beau rêve et qu'il faudra encore beaucoup de souffrances, beaucoup de sang et beaucoup de luttes difficiles avant de faire reculer des préjugés mortifères enracinés aussi profondément : « [...] *périssent des vies et des civilisations plutôt que ces préjugés, tel est le cri de la société...* » : c'est sur cet amer et ironique constat que s'achève *L'Amour de la femme vénale* (p. 82). On sait qu'en 1975 les prostituées en lutte ont repris à leur compte la revendication de droits sociaux qui leur permettent d'avoir un statut de travailleuses du sexe aussi honorable que celui des autres prolétaires. Certes, une majorité du mouvement féministe d'aujourd'hui refuse mordicus cette perspective, en faisant valoir que cela reviendrait à légaliser le proxénétisme et entretiendrait en réalité l'esclavage et le trafic des femmes. Mais il est clair que telle n'est pas du tout la vision utopiste rêvée par Mirbeau : « [...] *si la prostituée en est réduite à accepter le*

*souteneur, l'individu féroce et sans scrupules que nous connaissons, la faute en est exclusivement à notre refus de la protéger et de la réhabiliter. [...] Si elle avait été acceptée ouvertement et protégée, elle n'aurait pas supporté une seule minute la tyrannie des souteneurs et des apaches* » (pp. 81-82). Lucide sur l'irréalisme de sa perspective d'avenir, Mirbeau n'en est que plus exigeant en matière de sécurité à accorder dans l'immédiat aux malheureuses prostituées exposées à tous les dangers et qui font preuve d'un courage admirable<sup>25</sup>.

## LE DÉSIR ET LA PERVERSITÉ DES HOMMES

Arrivons-en maintenant à l'autre « *raison* » qui permet, selon lui, de comprendre le recours à la prostitution féminine : « *le désir pervers* » consubstantiel à « *l'esprit de l'homme* ». Selon Mirbeau, la femme vénale est bien autre chose, pour les clients, qu'un simple pis-aller et qu'un vulgaire exutoire sexuel. Les formes prises par ce désir pervers et ses composantes sont diverses.

Il y a tout d'abord l'attrait exercé par le corps de la femme prostituée, qui se distingue radicalement de celui des autres femmes : non seulement il se doit d'être stérile et d'« *exclure fermement tout soupçon de conception, car sa fonction première est de susciter fièrement le désir de l'homme* » (p. 51) et de détourner « *l'acte sexuel de son véritable objectif* » (p. 52), mais, plus généralement, il est organisé, arrangé et entretenu comme une machine de guerre (« *instrument d'attaque et de défense* », p. 51), ou comme un local commercial « *destiné à une industrie privée* » (p. 52). Il n'est pas question pour elle, à la différence des femmes dites « honnêtes », de rechercher l'harmonie des formes ni la décence du maintien, qui seraient sources d'inhibition, ni de susciter un enchantement d'ordre esthétique, ni, à plus forte raison, de songer à susciter de la

---

<sup>25</sup> Le chapitre IV de son essai s'intitule précisément « La haine et le courage de la prostituée ».

tendresse : aux antipodes des autres femmes, la prostituée « doit éveiller les pensées les plus perverses par le truchement de ses attributs sexuels » et, par sa vulgarité même, « exciter les désirs les plus bas, réveiller la brute chez l'homme » (p. 54). Bref, elle doit lui permettre de mettre entre parenthèses sa face prétendument « civilisée », avec ce qu'elle comporte de contraintes, de contrôles de soi, et par conséquent de frustrations, pour régresser, l'espace d'une visite et d'une étreinte, à l'animalité primordiale. Foin de la conscience morale et du sens du péché distillé par la religion catholique : « *Nous sommes en présence d'une espèce d'effacement total de la conscience et de la raison, sans regret ni hésitation, ni répugnance : seul compte l'instinct* » (p. 55). Pour un moraliste ou un prêtre, qui prétendent conduire l'homme vers un niveau plus élevé de moralité et de spiritualité, cette résurgence de l'animalité humaine est évidemment condamnable. Mais, aux yeux d'un anarchiste, qui ne cesse de dénoncer le principe même des institutions compressives en général, et les effets pervers du refoulement sexuel en particulier<sup>26</sup>, cette parenthèse dans une vie d'inhibitions et de contraintes ne peut être que bénéfique.

À ce phantasme de régression morale, de « *soumission à l'instinct* », comme dit Alain Corbin (p. 35), et d'évasion provisoire de son identité sociale, s'ajoutent d'autres plaisirs pervers. Au premier chef celui qui explique « *la nécessité profonde de la prostitution* » : « *le désir voluptueux qui hante parfois l'homme de profaner la vertu* » – thème dostoïevskien<sup>27</sup> –, et ce sans encourir le moindre risque : « *Rien ne pourra remplacer cette puissante et étrange joie de savoir qu'il peut tout dire, tout faire, tout exiger, qu'il peut profaner l'amour et le souiller à volonté – et cela sans encourir de punition, sans remords de conscience, et avec la certitude que, le lendemain, il*

<sup>26</sup> Voir notamment *L'Abbé Jules* (1888), recueilli dans le tome I de l'*Œuvre romanesque*.

<sup>27</sup> Sur l'influence de Dostoïevski, se reporter en particulier à l'article d'Alexandre Lévy, qui a précisément traduit du bulgare *L'Amour de la femme vénale* : « L'Amour des prostituées : Mirbeau lecteur de Dostoïevski », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 2, 1995, pp. 139-154.

*aura sauvé son identité sociale* » (p. 58). Dans ces troubles et complexes sentiments se mêlent tout à la fois le goût de la transgression de règles morales et sociales jugées frustrantes, pénibles et culpabilisantes, le plaisir vengeur de dominer et d'humilier des êtres plus dignes que soi sans avoir à subir les conséquences de ses actes, le sentiment gratifiant d'une totale impunité, et ce qu'Alain Corbin appelle « *une revanche sur l'idéal de la femme* » (p. 32) imposé par une éducation aliénante et mystificatrice. Il s'y ajoute, selon Mirbeau, la possibilité de se décharger, non seulement de son désir sexuel, mais aussi de son trop-plein d'affects, de hontes et de culpabilité. Si un homme peut ainsi confier à une misérable créature de rencontre « *les secrets les plus terribles qui le tourmentent depuis des années* », c'est parce que, par sa totale indifférence – « *elle en a tellement vu, tellement écouté, tellement oublié aussi...* » –, elle est en mesure de « *pardonne[r] les péchés mortels* » et d'« *accorde[r] la paix aux âmes souffrantes et incomprises* » (p. 57). La femme vénale remplirait donc une fonction thérapeutique d'ordinaire dévolue aux prêtres (mais elle ne juge pas et n'inflige pas de sanctions en échange de son pardon) et aux psychothérapeutes (mais elle ne demande rien et se garde bien de chercher à comprendre et de donner des conseils).

Une troisième composante du désir pervers de l'homme est son goût du risque<sup>28</sup>. Mirbeau inscrit en effet son analyse dans le cadre d'une guerre des sexes, qui n'est pas chez lui une simple tarte à la crème empruntée à la vulgate schopenhauerienne à la mode, mais qui s'enracine dans sa douloureuse expérience, tant avec Judith Vimmer, rebaptisée Juliette Roux dans *Le Calvaire*, qu'avec Alice Regnault, épousée honteusement et en catimini en 1887<sup>29</sup>. Il en a résulté ce

---

<sup>28</sup> Alain Corbin note à ce propos : « *Aux yeux d'Octave Mirbeau, c'est l'exaltation de la peur qui constitue le ressort de la vénalité sexuelle* » (op. cit., p. 31).

<sup>29</sup> Sur *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, voir la monographie de Pierre Michel, *À l'écart*, Alluyes, 1994.

que Léon Daudet, à juste titre, a qualifié de « gynécophobie »<sup>30</sup>. Les formes prises par cette guerre des sexes ne sont évidemment pas les mêmes au sein de l'institution du mariage et au cours d'une visite à une fille de joie. Deux différences majeures sont à noter. Tout d'abord, évidente différence de durée : alors que la guerre des sexes au sein d'un couple peut s'étaler sur des décennies – Mirbeau, si longtemps malheureux en ménage et qui, à l'automne 1894, a cru frôler les abîmes de la folie, est mieux placé que quiconque pour le savoir –, le « *duel* » que constitue l'étreinte tarifée de « *deux ennemis* » (p. 63) ne dure qu'un bref instant – ce qui n'en fait pas vraiment une guerre –, après quoi la raison de l'homme « *reprend le dessus, balayant les obstacles dressés contre elle* » (p. 59), et il se met à l'abri en prenant la fuite. Ensuite, le vainqueur, pour notre analyste, n'est pas celui qu'on pourrait croire. Certes, le client a pu acheter les faveurs de sa partenaire d'un moment et exercer sur elle le pouvoir, ô combien gratifiant, que lui confère la possession de l'or<sup>31</sup> : pouvoir de la mépriser, de la traiter en objet et d'« *assouvir ses tendances naturelles au despotisme* » (p. 62). Mais en réalité, dans cette étreinte semblable à « *un meurtre commis dans le noir [...], c'est l'agresseur qui tombe vaincu* » et qui, « *épuisé et comme étourdi, [...] s'en va comme un voleur qu'on a surpris, sous le regard moqueur de celle qui était sa victime passive, et qui se révèle insouciant, indemne – prête à se livrer au suivant* » (p. 59).

De fait, d'après Mirbeau, l'indéracinable « *haine de prolétaire* » qu'éprouve la femme vénale « *pour celui qui possède l'argent, le pouvoir et la respectabilité sociale* » et, par-delà les individus, pour « *toute la société* » (p. 61), fait d'elle un

---

<sup>30</sup> Sur cet aspect, voir notre article « Octave Mirbeau : gynécophobe ou féministe ? », in Christine Bard (éd.), *Un siècle d'antiféminisme*, Arthème Fayard, 1999, pp. 103-118.

<sup>31</sup> Mirbeau écrit à ce sujet qu'une des raisons de la haine de la prostituée, « *c'est l'idée fixe selon laquelle l'homme ne doit sa supériorité sur elle qu'à la possession de l'or, qui détermine chaque clause de ce contrat humiliant par lequel elle échange son corps contre son pain quotidien* » (p. 61).

danger permanent pour celui qui croit benoîtement n'être venu qu'en quête de plaisirs moralement interdits. Non seulement elle se venge de lui en ne lui manifestant qu'une « *complète indifférence* » blessante pour son amour-propre, mais le rapport prostitutionnel fait vivre le client dans une inquiétude constante, qui d'ailleurs l'attire visiblement plus qu'elle ne le rebute : peur d'être escroqué, peur d'être roulé s'il manifeste sa compassion, peur d'être agressé par un apache embusqué, peur d'attraper des maladies vénériennes – qui sont la hantise de la Belle Époque –, et, d'une façon générale, « *vague sentiment de faire quelque chose d'interdit et de suspect, qui doit rester caché* » : tout cela « *le traumatise* » (p. 63). Évidemment, ces craintes, souvent infondées, ne sont que bien peu de chose en comparaison des risques réels, et presque toujours mortels, qu'encourt la prostituée, menacée quotidiennement d'une disparition prématurée, que ce soit à l'hôpital, abandonnée de tous, au terme d'une décomposition accélérée de son corps-marchandise voué à la pourriture, ou égorgée dans une rue obscure ou une chambre sordide. Mais, paradoxalement, au lieu de la dissuader, ce flirt prolongé avec la mort, « *risque professionnel* » (p. 65), contribue à l'endurcir et aiguise davantage encore sa volonté, au point qu'elle en arrive à aimer, à narguer et à rechercher le danger (p. 66). Mieux encore : l'expérience de la vie lui inspire « *une sorte de philosophie du désespoir* » (p. 66), qui la rend inaccessible à la peur et aux menaces et la met du même coup hors d'atteinte du client, sur lequel elle n'en continue pas moins à exercer sa fascination, qu'elle se permet de mépriser en retour et dont elle connaît désormais les secrets les plus honteux... C'est bien alors la « putain » qui sort vainqueur de son duel avec le « miché » !

## **PROSTITUTION ET ANARCHIE**

Pour un écrivain anarchiste tel que Mirbeau<sup>32</sup>, les conditions de vie inhumaines infligées à tant de femmes, qui œuvrent pourtant et se sacrifient pour assurer le bien-être des mâles, justifient son combat pour les réhabiliter. Mais, au-delà de la pitié toute tolstoïenne qui l'y pousse, l'existence même de la prostitution est révélatrice à ses yeux de la décomposition morale de la société bourgeoise tout entière. En profanant le mythe de l'amour – dont Mirbeau s'est moqué dans sa farce *Les amants*<sup>33</sup> –, en révélant les aberrations du mariage, en mettant à nu les faux semblants de la respectabilité des classes dominantes, en réduisant le corps de la femme et le plaisir sexuel à de vulgaires marchandises, bref en révélant le néant des idéaux mystificateurs proposés aux masses abêties des électeurs, elle est le symptôme d'une maladie sociale, qui pourrait accélérer l'effondrement de l'ordre bourgeois<sup>34</sup>. Les prostituées peuvent alors apparaître comme des alliées objectives de tous ceux qui souhaitent renverser l'édifice social vermoulu.

Leur réhabilitation ne participe donc pas seulement d'un devoir de justice : elle est aussi un acte éminemment politique et subversif, porteur des germes de la révolution culturelle que Mirbeau appelle de ses vœux et qui est la condition *sine qua non* de toute révolution politique et sociale ultérieure. Non sans quelque goût du paradoxe, il voit d'ailleurs en elles des « *anarchistes des plus radicales* » (p. 60), lors même que leur esprit est resté figé à un stade infantile de son développement<sup>35</sup> : tout simplement parce qu'elles ont « *la possibilité de ne voir l'homme que dans sa bestialité primitive, qui fait tomber son masque. Elle[s] le découvre[nt] uniquement au moment où son*

<sup>32</sup> Sur l'anarchisme de Mirbeau, voir notre contribution « Les contradictions d'un écrivain anarchiste », dans les Actes du colloque de Grenoble *Littérature et anarchie*, Presses de l'Université du Mirail, 1998, pp. 31-50.

<sup>33</sup> Elle est recueillie dans le tome IV de son *Théâtre complet*.

<sup>34</sup> Il est à noter que Jules Guesde voyait dans la Nana de Zola et la Juliette Roux de Mirbeau des ferments de décomposition accélérée de la société à abattre : les femmes galantes jouaient donc à ses yeux un rôle objectivement révolutionnaire !

<sup>35</sup> « *Son intelligence, figée à l'état infantile, baigne dans une étrange inconscience* » (p. 60).

*éducation, son origine sociale, ses fonctions, s'effacent devant la toute-puissance de la pulsion instinctive et perverse. [...] Elle [s] découvre[nt] le décalage entre les responsabilités civiques [de leurs clients] et leur véritable nature. Dès lors, la civilisation ne leur apparaît plus que comme une pure grimace* » – mot souvent utilisé par Mirbeau dans le sens que lui donnait Pascal : tout ce qui vise à tromper l'imagination des faibles (pp. 60-61). Bien sûr, cet anarchisme de la femme vénale est presque toujours inconscient, et elle serait bien en peine de le formaliser. Mais il se manifeste dans son rejet violent de quantité de normes sociales injustes et de valeurs consacrées dont l'hypocrisie la révulse, et aussi dans sa participation enthousiaste aux « *soubresauts révolutionnaires* » tels que la Commune de Paris, quand, « *exaspérée par son métier* », elle tend à faire de ces périodes troublées « *une folle et cruelle bacchanale* » (p. 66).

Cependant, plus que cette image d'Épinal de la prolétaire dépoitraillée, « *ivre de vin et de poudre* », qui s'expose, sur les barricades, « *aux balles et aux lames des sabres* » (p. 66), ce qui fait d'elle une anarchiste utopiste, c'est son dégoût de la transaction à laquelle elle a été contrainte par la misère, dans une société mercantile où tout se vend et s'achète. Elle aspire à des relations qui ne reposent pas sur l'argent<sup>36</sup> et qui impliquent, de sa part, un don d'elle-même, de son corps et de sa tendresse, sans contrepartie financière. Malheureusement, pour la plupart des « *filles* », il n'y a guère que le maquereau, « *cette hyène humaine* » (p. 68), qui bénéficie ainsi de cet amour totalement désintéressé dont il est si évidemment indigne : « *Grâce à lui, elle se sent fière malgré tout de se donner à un amant qu'elle a choisi elle-même. Chaque pièce d'argent qu'elle lui remet quotidiennement est la preuve qu'elle s'est vengée de son ennemi de toujours : le possesseur d'or. [...] Elle tient à lui, car ce n'est qu'avec lui qu'elle peut avoir des relations*

---

<sup>36</sup> Alain Corbin écrit à ce propos que « *le coït avec la femme publique* » est « *paradoxalement dégradation de l'argent* » (*op. cit.*, p. 35).

*contraires à celles que lui impose la société bourgeoise : elle peut se payer le luxe de se payer un homme ! »* (pp. 68-69). Certaines d'entre elles trouvent aussi des consolations de meilleur aloi dans les bras d'autres « filles », infiniment plus aptes, selon Mirbeau, à les comprendre et à recevoir leurs confidences intimes que tous les hommes, fût-ce « *le plus sensible et le mieux informé* » : « *Leurs étreintes sont gratuites ; elles sont par conséquent beaucoup moins perverses qu'avec leurs clients ; le vice semble même s'évaporer sous leurs baisers d'enfants innocents* » (p. 71). « *L'élévation spirituelle* » dont témoignent souvent ces amours lesbiennes « *des filles entre elles* » repose également sur une « *haine commune des hommes* », qui constitue un lien des plus solides (p. 73).

Il est cependant un cas de figure beaucoup plus gratifiant encore que les amours saphiques. Mais il est tellement exceptionnel qu'il semble même relever du domaine du rêve – rêve que Mirbeau semble bien avoir fait sien, ce qui expliquerait peut-être qu'il se soit embarqué naïvement, au moins à deux reprises, dans des liaisons avec des femmes galantes qui se sont révélées, à l'expérience, dévastatrices pour lui : « *L'amour le plus noble et le plus sincère de la prostituée, c'est celui qu'elle manifeste lorsqu'elle s'éprend d'un homme qui n'est pas de son milieu* » (p. 74), parce qu'elle est alors « *en quête d'un amour idyllique avec la force d'une créature dont on n'a jamais désiré que le corps* » (p. 75). Toute sa science de la séduction, tout son art de prodiguer du plaisir sexuel – si du moins elle se donne à son ami « *pour lui prouver sa gratitude, sa fidélité et sa tendresse*<sup>37</sup> » (p. 75) –, elle les met en œuvre pour « *rendre heureux celui qu'elle aime* » par la force et le désintéressement de sa tendresse : alors « *leur amour devient très, très beau, car il n'y a rien de charnel en lui, ou bien ce n'est qu'un supplément gratuit* » (*ibid.*).

---

<sup>37</sup> Mirbeau ajoute qu'alors « *elle donne avec joie ce qu'elle a toujours vendu* » (p. 76).

De cet amour idéal (et fantasmé, il faut bien le dire) de la femme vénale, Mirbeau glisse, dans le dernier chapitre de son essai, à une vision utopique d'un avenir, pas si lointain que cela selon lui, où « *les conditions de vie de la femme, ainsi que sa façon de penser, vont connaître une révolution radicale* » (p. 79). Elle cessera alors d'être une esclave ou une femme entretenue, « *un être gracieusement inutile* » ou idéalisé pour les besoins de l'homme, pour devenir son égale, « *avec les mêmes droits que lui* ». Dans le cadre de cette libération des femmes, paradoxalement rêvée par un gynécophobe tardivement converti au féminisme, la femme vénale verra sa situation changer du tout au tout : « *Bientôt arrivera le jour où la prostituée participera de tout son corps et de toute son âme à ce mouvement universel* » (p. 80) et finira par être reconnue « *d'utilité publique* ». Alors on la remerciera d'un sourire d'avoir donné du plaisir (p. 81)...

\* \* \*

Octave Mirbeau a eu, des femmes galantes et des filles de joie, une riche expérience, qui lui a permis de les connaître mieux que la plupart de ceux qui ont écrit sur leur compte. Entamée lors de ses premiers séjours parisiens à la fin du Second Empire<sup>38</sup>, elle s'est poursuivie par deux liaisons de longue durée qui, après lui avoir inspiré des textes vengeurs où se lit son indicible souffrance<sup>39</sup>, l'ont amené, non seulement à manifester plus de compréhension et de pitié à l'égard des pauvres « filles », victimes de l'égoïsme homicide des classes possédantes, mais à voir en elles de précieuses auxiliaires du grand chamboule-tout dont il rêve. Par-delà l'improbable « grand soir », il va jusqu'à imaginer qu'elles seront un jour les

---

<sup>38</sup> Voir sur ce point ses *Lettres à Alfred Bansard des Bois*, Éditions du Limon, Montpellier, 1989 (recueillies dans le tome I de la *Correspondance générale* de Mirbeau, L'Âge d'Homme, Lausanne, 2003).

<sup>39</sup> Voir par exemple sa chronique sur « Les filles », parue dans la revue *Le XX<sup>e</sup> siècle* le 1<sup>er</sup> décembre 1882, et reproduite dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10, 2003, pp. 190-192, et surtout son roman *Le Calvaire*, dont le titre est symptomatique.

Recherches sur l'Imaginaire, Cahier 29, 2002

partenaires idéales de l'homme de l'avenir, dans une société utopique d'où auraient miraculeusement disparu toutes les formes d'oppression sociale et d'exploitation économique et où les femmes seraient devenues les égales des hommes. On ne peut concevoir plus grand écart que celui opéré par un écrivain resté obsessionnellement gynophobe<sup>40</sup>, mais devenu, au terme d'un long cheminement significatif de son émancipation des préjugés « chauvinistes mâles », le chantre et le défenseur de ses sœurs : les prostituées.

Pierre MICHEL  
Chercheur associé à l'université d'Angers

---

<sup>40</sup> C'est ainsi qu'il reprend dans *Le Journal* du 1<sup>er</sup> avril 1900, sous sa signature et sous un nouveau titre, «Propos galants sur les femmes», un article stupéfiant intitulé «Lilith» et prudemment publié sous le pseudonyme de Jean Maure, inconnu de sa femme, dans *Le Journal* du 20 novembre 1892...